

[DIAPO 1]

Bonjour,

je suis chercheur en neurosciences, mais je ne vais pas vous parler des promesses technologiques liées à mon domaine, car cela nous entrainerait à discuter de l'intelligence artificielle et des délires des transhumanistes, un sujet trop vaste pour 5 minutes – mais on pourra y revenir dans la discussion si vous voulez.

Ma question ici, c'est comment tenir une position critique du « progrès » technoscientifique sans être systématiquement accusé de vouloir revenir à la bougie. Surtout, en tant que militant, quel discours tenir, espoir sans doute naïf ou catastrophisme démobilisant ?

Jérôme Baschet dans cet ouvrage nous aide à sortir de cette dichotomie et nous fournit des éléments critiques pour penser le rapport au temps, l'histoire et le futur, en s'inspirant de l'expérience Zapatiste dans les Chiapas au Mexique. Je vais vous présenter quelques idées que j'ai retenues. Je vous renvoie également à l'article de Christophe Bonneuil dans l'excellente revue *Terrestres*, en ligne et accès libre.

[DIAPO 2]

La pensée moderne, occidentale, dominante du 18<sup>ème</sup> siècle à 1989 (j'y reviendrai), est construite sur l'idée du déterminisme historique, où le temps est représenté comme un chemin, linéaire ou dialectique, mais en tout cas unique et orienté dans le sens du progrès. Le présent, et donc l'état de fait, est ainsi justifié car forcément meilleur. Le passé est systématiquement déprécié, et on attend un futur meilleur. Le romantisme avec sa nostalgie du passé (« c'était mieux avant ») est construit exactement sur le même modèle, inversé ou en miroir.

Cette pensée moderne est en crise depuis quelques décennies, et Baschet propose 1989 comme date symbolique de sa mort. Pour la gauche, la chute du mur de Berlin (en 1989, donc) signifie la fin de la croyance en des lendemains qui chantent et donc du projet de révolution. Pour les libéraux, c'est la doctrine « TINA », il n'y a pas d'alternatives.

Mais à la même époque (sommet de Rio en 1992), le réchauffement climatique devient une préoccupation majeure, ainsi que l'ensemble des crises écologiques qui montrent un dépassement des limites planétaires. L'effondrement, l'apocalypse devient l'horizon impensable du futur.

[DIAPO 3]

Baschet nous explique que le schéma moderne du temps est en fait toujours à l'œuvre dans la pensée et pratique économiques actuelles, qui déterminent l'ensemble des rapports sociaux, mais sans avoir besoin de penser réellement le futur.

D'après l'historien Tim Mitchell, la construction de « l'économie », en tant que sphère ontologique indépendante à la fois des dimensions socio-culturelles et physiques ou écologiques, date de 1945, par la mise en place de la « gouvernance par le futur », c'est-à-dire la promesse d'un enrichissement permanent par la croissance économique, la mise en gage du futur par la pratique du crédit, et l'invention de la notion de « développement » avec ses phases obligatoires. Ces notions de croissance et développement, qui se présentent comme incontestables aujourd'hui (la pensée unique) sont en fait très récentes. Avant-guerre, pour Roosevelt ou Keynes comme pour les économistes classiques avant eux, l'objectif était l'état stationnaire.

Pour le modèle économique, à la différence de la pensée moderne, le futur est un futur immédiat, correspondant aux profits à court terme voire à très court terme dans le capitalisme financiarisé et le « trading » à haute fréquence de la bourse. La tyrannie du présent du titre de Baschet est en fait la tyrannie de l'instant d'après, le futur immédiat, incarné culturellement par l'usage du smartphone et son attente de messages, de « like » ou de réponses quasi instantanées. Ce présentisme est un état de frustration permanent et l'opposé de la philosophie de la jouissance du moment présent.

L'histoire est réduite au mémoriel (patrimoine, identité), et le futur est dominé par l'omniprésence des prévisions, par exemple dans les rapports du GIEC.

Le discours du développement est toujours là, mais seulement comme rhétorique des avancées du front de marchandisation, car plus personne ne peut oser dire que 7 ou 10 milliards de personnes peuvent avoir le mode de vie, énergétiquement obscène, d'un américain ou d'un européen. Le discours économique s'accompagne d'un impératif de solutions technologiques pour sauver le système. Le « progrès » n'est donc plus lié à un imaginaire d'espérance mais à un imaginaire de fin du monde auquel on essaie d'échapper.

[DIAPO 4]

Baschet nous explique comment depuis 20 ans les Zapatistes du Chiapas construisent et expérimentent un rapport au temps et à l'histoire en rupture avec le présent perpétuel, leur permettant, dans les mots de Christophe Bonneuil de « rouvrir l'horizon émancipateur de la révolution à une époque où l'expérience du temps s'est refermée sur un présent sans avenir ».

L'idée majeure est de nourrir les futurs par la diversité de l'histoire, et, je cite encore Bonneuil, de « redonner leur puissance d'agir aux vaincus du passé pour éviter qu'ils ne soient piétinés à nouveau au présent », et ainsi de « dénaturiser l'ordre des choses en convoquant d'autres mondes possibles. »

Il s'agit donc d'espérer un monde meilleur, mais qui n'est pas déterminé, qui est à inventer en chemin: des anticipations sans planification. Ces chemins ne peuvent se créer, comme expliqué, qu'en dehors du capitalisme, par exemple dans les Chiapas ou à Notre Dame des Landes, notamment par l'expérience des Communs – dont il sera question lors de la troisième édition du festival de L'Histoire à Venir, du 23 au 26 mai prochains.